Séminaire de L'@psychanalyse
22 novembre 2025, Brasserie du Dôme, Montpellier

La pulsion muette

Jean Christophe Contini



* * * * * * * * *

LECTURE

L'enfance perdue
de Jean Christophe Contini

PAR LUC DIAZ

La petite chambre
à deux lits
puis un seul
celui du frère aîné
les premiers duvets
nordiques
la fenêtre
la rivière
en-dessous
la lisière
au-dessus
ces arbres de lumière
les feuilles vertes
du soleil

L'autre fenêtre
surplombant le vide
le crochet de métal
abandonné
inutile
cet étrange bâtiment
avec ses deux fresques
peintes
sur la façade
le paysan
dans son champ
le berger
avec ses moutons

Le petit jardin
sur le côté
au-dessus du petit
ravin
entre les deux routes
celle du haut
en terre battue
celle du bas
en goudron
jusqu'à l'autre
bâtiment

En-dessous
de la petite villa
juste à côté
la rivière
la boulangerie
tout en bas
des ateliers
des locaux au-dessus
tout en haut
sur le toit
de la terre
des hautes herbes

Derrière la boulangerie
il y avait
des clapiers
des lapins y
habitaient
il y avait une
odeur de paille
peut-être
une odeur
de foin
juste en face
un petit pont

Un ponton
une conduite
un conduit
passant au-dessus de
la rivière
un socle de béton
sans barrières
qui mène à un
collecteur en fer
qu'on peut ouvrir
en soulevant
deux pans de tôle
en tirant sur les deux
poignées métalliques

Alors on voit l'eau
s'écouler vite
dans un petit
canal
un chenal
brillant de métal
inoxydable
pas comme la tôle
au-dessus
toute rouillée
à quelques endroits

Je crois
une fois
avoir vu un rat
très gros
j'ai eu peur
suis parti
immédiatement
en courant
comme cette fois
au bord du lac
à St-Gingolph
où nous avions
un petit logement
au bord
de l'eau
avec du gazon

Il y avait
aussi
le petit cabanon
des amis
d'à côté
une petite cahute
tout au fond
abritant un vieux
tapis roulé
occupé par un
nid de guêpes

Je donnais alors
un coup
de pied
dans le tapis
partais vite
sauf ce jour où
je suis resté
un petit moment
de trop
étonné
de l'absence d'insectes
alors
les guêpes sont sorties
en force
pour m'attaquer
toutes ensembles

Peut-être pour
se venger de moi
et alors j'en avais
partout sous mon habit
sur mes doigts
alors j'ai couru
en criant de douleur
ce fut mon dernier
coup de pied
sauf ceux donnés sur
les terrains
de mon enfance

Au football
je ne comprenais pas
le jeu
inhibé figé sous
les regards les yeux
des spectateurs
ne restent que quelques souvenirs
la salle de gym
les balles de tennis
la piscine de la police

Je me souviens
du grand David
mort assassiné
avec une seringue
et ce coup de
grenaille
dans l'œil d'un
homme
au bord du lac
tout cela n'a pas
duré longtemps
quelques bribes
seulement

De l'autre côté
du petit vallon
de la maison
une grande place
entre deux bâtiments
cet immeuble juché
au-dessus de l'eau
en dessous ce tunnel
d'eau sombre
que j'ai osé
traverser
un jour d'eau basse
marchant sur les pierres
dans le noir
avec à l'entrée un grand
trou d'eau

On dirait
que c'est un trou sans fond
c'est peut-être pour ça que
souvent
les pêcheurs s'y arrêtaient
pour pêcher justement
alors je les rejoignais
pour papoter
parfois longtemps

Les pêcheurs
m'aimaient bien
les ouvriers
m'aimaient bien
même si je n'étais pas
un pêcheur
même si je n'étais pas
ni un ouvrier
juste un petit enfant
perdu et seul
avec les pêcheurs
au bord de la rivière
les ouvriers sur
le chantier

C'était souvent
des Portugais
il y en avait un qui
m'aimait bien
nous allions faire
les courses le matin
pour le ravitaillement
le pain la viande
tout était bon
après je lui
demandais une cigarette
au menthol
qu'il m'offrait

Et après
j'allais avec le chauffeur
du camion
jusqu'à Ouchy
là où les bateaux
viennent déverser
le gravier
des matériaux comme
du sable
alors je retrouvais
les ouvriers

J’allais les voir souvent
cela ne dura que
le temps d’un été
il y avait aussi
Michel
le fils du propriétaire
celui qui avait construit
toutes les maisons
dans ce petit vallon
creusé
par la rivière

Il était un peu fou
je crois
ou quelque chose
comme ça
pourtant j’aimais bien
aller chez lui
il faisait de bonnes
grillades
il était gentil
je ne voyais pas
qu’ils buvaient
qu’ils fumaient
peut-être se droguaient
avec ses copains
son chien son bouc

Il n’a jamais été
méchant
avec moi
il ne m’a jamais
rien fait
de douteux
le plus souvent
j’allais chez lui
quand il n’était pas là
en passant
par la fenêtre
de derrière

J’entrais aussi dans
la réserve des ateliers
au-dessus de
la boulangerie
à l’étage
j’avais réussi
à prendre une
clé carrée
je pouvais alors
ouvrir la porte
depuis l’extérieur
me cacher
déambuler
vaquer
vagabonder

Une fois
je me suis fait
surprendre
je n’ai pas réussi à
me cacher
quelqu’un m’a vu
j’ai dit que j’avais
la clé carrée
pour m’amuser
je ne lui ai
pas dit
que j’étais
un enfant seul

Je ne lui pas dit
que je n’avais personne
ni rien d’autre à faire
pour m’amuser
dans ce quartier
de bruit et de fureur
alors il ne m’a pas
grondé il a été gentil
m’a seulement
repris la clé

Comme j'étais le seul
enfant
dans ce quartier
que j'habitais
la maison des fous
je fuyais errais
le long de la rivière
dans la forêt
entrais dans des maisons
des locaux vides
comme un voyeur
comme un bandit
solitaire
comme un voyou

Très jeune je me suis
caché
pour m'échapper
j'allais seul à l'école
à pied
en montant jusqu'au château
haut et fier de Vufflens
par le petit talus
dans la forêt
longeant le champ de maïs
quelques petites villas
marchant sur les
grandes plaques
de béton
entre les vignes

Je passais au-dessus du
village de Chigny
dans les vignes
sur le petit sentier
qui longe le cimetière
où est enterré
mon père
avant un autre
champ de blé

Un peu avant
d'arriver sur la
place du village
où il y avait
toutes mes écoles
d'enfant
là où j'ai senti
le premier jour
cette odeur de pâte
de pâtes à modeler
ces consistances
ces couleurs
bleu jaune
vert rouge
il y avait aussi
la maîtresse d'école
et ce premier camarade
d'école enfantine
Bertrand

C'est là que j'ai appris
à faire les nœuds
pour nouer mes lacets
de chaussures
ces nœuds qui ressemblent
un peu
à des papillons
l'année d'après
dans la salle de classe
juste en face
Bertrand qui se faisait
sortir
tout le temps
ne se tenait jamais
tranquillement
qui décrochait
tous nos petits sacs
de gymnastique
nos vêtements
nos chaussons

Il y avait aussi
les récréations
dans une sorte de cour
entre les deux bâtiments
Bertrand hurlant
les poings levés
courant
derrière un camarade
pour se venger
je ne sais pas de quoi
et le jeu de la couratte
avec Aline
qui m'a montré
son sexe
dans les toilettes de l'école
au sous-sol
dans la pénombre
l'atmosphère
humide
de la cave

Et ce jour
j'ai perdu et dû
embrasser Aline
sur la bouche
j'ai commencé
tout à coup
à pleurer très fort
l'été d'avant
pendant les vacances
j'avais été abusé
sexuellement
la nuit
les adultes
ont été
négligents
ne m'ont pas
protégé
m'ont jeté dans
la gueule du loup

Alors Patricia m'a dit
qu'elle ne m'aimait plus
tout a changé
je suis devenu
tout le temps seul
effrayé
mon enfance
a été perdue
volée
je suis devenu
un enfant perdu

Je me suis perdu
me sens depuis
tout seul
éperdument perdu
c'est alors que le grand-père
est mort d'ailleurs
je n'ai plus
jamais eu
aucun ailleurs
je ne connaissais pas
ma famille d'Italie
alors j'ai aussi
perdu l'Italie

* * * * * * * * *

DISCUSSION DU LIVRE

Jean Christophe Contini, *La pulsion muette*, Paris, L'Harmattan, 2025, préface de Joseph Rouzel

PAR MONIQUE LAURET

Le livre de Jean Christophe Contini témoigne, avec un rare courage, du parcours personnel d'un analyste. Le devenir analyste ne doit pas au hasard, mais à la rude confrontation au réel de la vie, dans un cheminement solitaire, singulier, fait de travail personnel et de lutte intérieure contre cette « muette » pulsion de mort, *Todestrieb,* qui habite tout un chacun jusqu'au cœur même du désir, mais qui chez certains les condamne à une partie perdue d'avance, comme le disait Lacan. Dans cette partie à trois : sujet, savoir et sexe.

Refuser une partie perdue d'avance relève de la force du désir et du courage de la vérité. Le langage avec sa structure préexiste à l'arrivée au monde de chaque sujet. Ce dernier va s'y inscrire, s'y structurer et s'y développer, empruntant les signifiants premiers au lieu de l'Autre pour articuler une chaîne signifiante, l'inconscient. Le réel d'une constellation familiale préexiste aussi à l'arrivée au monde d'un sujet, il ne peut que le subir. Certains enfants se trouvent d'emblée plongés dans une « maison des fous », des petites folies privées parentales, négligeant cet autre nouveau, ses besoins et ses désirs. Les petites folies privées disséminant haine, répression et vociférations constantes condamnent un enfant à la solitude intérieure. Le dehors, l'ailleurs, les figures Autres rencontrées alors pourront servir d'appui symbolique nécessaire au lent processus de subjectivation d'un sujet ; mais la rencontre extérieure est aussi porteuse de *tuché,* de mauvaise rencontre pouvant faire basculer un destin. La mauvaise rencontre dont témoigne Jean Christophe Contini est celle de l'abus sexuel que peut subir un enfant à l'âge de neuf ans, effraction brutale qui a entraîné chez lui clivage, dissociation, effondrement narcissique et dépression. De nombreux enfants et adolescents sont abandonnés à eux-mêmes sur le difficile parcours du chemin d'humanisation. Ils sont volés de leur propre espace d'intimité, du vivant créatif des relations humaines, de l'accès à la découverte de leur sexualité, de l'accès au symbolique.

L'enjeu du développement psychique est l'objectalisation, pouvoir investir libidinalement ce que l'on appelle en psychanalyse une relation d'objet à un autre différent de soi, qui puisse ouvrir à l'enrichissement subjectif réciproque dans l'altérité et dans une génitalité devenue adulte. La véritable rencontre amoureuse permettra plus tard de créer une personnalisation nouvelle, elle élargira alors les limites du moi, donnant au sujet l'occasion de se découvrir autre en ouvrant à un advenir dans la temporalité. Le deuxième enjeu du développement psychosexuel est l'accès à la sublimation des pulsions sexuelles œuvrant à la culture, la créativité et la civilisation. La notion de création est centrale, rappelait Lacan dans son séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, non seulement dans le motif de la sublimation, mais dans celui de l'éthique au sens le plus large.

Il existe dans toutes les relations enfant-adulte dans lesquelles s'établit un transfert à un autre supposé savoir ou transmettre : professeur, prêtre, thérapeute ou père, un risque d'abus de pouvoir, trahissant le sens profond de la transmission humaine et spirituelle. L'interdit est la condition de la possibilité de structuration.

La question de l'enfant abusé recouvre la question du traumatisme, « troumatisme », suite à un événement qui met son intégrité physique ou psychique en danger. Le terme d'abus assez large peut concerner les violences de toutes sortes, les maltraitances, les négligences, les manques et les carences jusqu'à la question de l'abus sexuel, véritable violence active et prédatrice sur le corps de l'enfant. Cette dernière violence provoque un excès d'excitation « toxique » qui déborde les capacités psychiques de défense, ce que l'on appelle en termes freudiens, une rupture du pare-excitation ; par irruption du réel sexuel, non représentable et non symbolisable à ce moment-là. Les violences sexuelles sont des actes extrêmement destructeurs qui vont avoir des effets sur la maturation et le développement de l'enfant. Disqualifié dans ses besoins les plus fondamentaux en tant que sujet désirant, l'enfant peut devenir un handicapé psychique voire un *naufragé psychique* selon le terme de Ferenczi. Le trauma a ceci de particulier qu'il détruit le sens, « plus rien n'a de sens » disent souvent les victimes. Le sujet est acculé à une passivité radicale, il n'est plus que l'objet-chose d'un autre, dans une véritable expérience de non-existence, qui risque de se répéter dans ses nouvelles rencontres amoureuses. Il se constitue une sorte de trou psychique qu'il faudra délimiter pour ne pas être envahi par la folie. Un trou dont le bord peut être délimité par la lettre qui se fait *littoral*, comme le dit Lacan dans « Lituraterre ». C'est à ce

moment que se crée le clivage du moi, comme système de défense. L'enfant non protégé est prêt à « l'éclatement » dit Ferenczi, au risque de sa disparition. Un désir de mourir peut apparaître. L'enfant abusé s'enferme dans la honte, la solitude, une mésestime de soi, des ruminations mentales sur les humiliations subies et des troubles de la pensée. Il peut se développer un sentiment d'indignité et de confusion dans le fait de se sentir coupable ou victime.

La réalité psychique est issue de la conjonction entre l'acte subi et sa traduction interne, la « réécriture intérieure » qui se fait secondairement, en après-coup. C'est une reconstruction psychique dont la dimension subjective s'origine dans une configuration fantasmatique où la culpabilité fait le lien entre l'histoire personnelle et l'événement subi. Être sadisé pousse à la mélancolie, ce que Jean Christophe Contini déplie dans le livre, mais la pulsion de vie peut pousser aussi l'enfant et l'adolescent au désir de survivre, à la transformation, à la sublimation. C'est l'amour, la reconnaissance de l'autre, le soin donné à la vie psychique qui permet de la nourrir et de lier ensemble les forces de déliaison de cette muette pulsion de mort du côté de la symbolisation, du côté de la vie. C'est la déficience symbolique qui est grave, rappelait Lacan dans son deuxième séminaire en 1954-55. L'écriture, cet appareil opérant de civilisation, permet de symboliser, transformer les effractions traumatiques du réel et de la jouissance de l'Autre. Si le langage est premier, l'écriture rend compte de la structure intime des choses, elle peut permettre de fixer le cri primaire jaillissant par surprise. La poésie conjugue l'articulation du langage et du réel. L'écriture, Jean Christophe Contini en use avec grâce jusqu'aux confins de la poésie.

Le poète, le psychanalyste, l'artiste sont à l'endroit du non encore représenté. L'acté poétique nous décolle du langage qui nous nomme en nommant le monde à notre place, dans un combat qui s'enracine dans nos lieux les plus obscurs, ceux qui se maintiennent dans le bois mort du déjà dit. Ce combat advient afin de ne pas nous laisser rétrécir, étouffer et nous ouvrir à la liberté de l'inouï. L'ouverture permise par la poésie d'une parole interprétative relance le sens, le souffle, la pulsion de vie.

Monique Lauret

Psychiatre, psychanalyste. Membre de la SPF et de la Fondation européenne pour la psychanalyse. lauretmonique@gmx.fr

* ** ** ***

INTERVENTION DE JEAN CHRISTOPHE CONTINI

Bonjour à toutes et tous, merci de votre accueil et merci à L'@psychanalyse de m'accueillir dans ce séminaire pour parler de la pulsion muette, ce qui pourrait d'emblée paraître assez paradoxal, puisqu'il s'agit de parler de l'indicible et en quelque sorte de l'insu.

Je devais initialement venir à Montpellier en février dernier, mais une opération aussi sérieuse qu'inattendue et ses exigences de rétablissement m'en ont empêché.

D'une certaine façon, je dis « tant mieux », puisque je me serai sans doute étendu sur mes deux derniers ouvrages autour de questions d'écriture qui sont, au fond, assez éloignées du propos que je vais tenir aujourd'hui, dans l'après-coup – *Nachträglichkeit* – et quelques mois après la parution de *La pulsion muette*.

Ce titre m'est venu assez rapidement, comme une évidence, parce que je l'avais déjà entendu dans la bouche de mon analyste, qui a beaucoup travaillé sur la question des traces et dont une des grandes préoccupations actuelles est celle de la pulsion de mort et de ses paradoxes qui sont, comme les voies du Seigneur, impénétrables.

Alors évidemment, ce n'est pas la véritable raison qui explique le choix de ce titre, mais une sorte de constat personnel, comme un auto-diagnostic, qui m'est apparu bien des années après avoir quitté mon analyste.

Je crois que ce qui caractérise ma trajectoire, c'est la discontinuité, une continuité faite de discontinuités en quelque sorte.

J'appelle « fenêtre du transfert », le moment où tout a commencé pour moi du côté de la rencontre de la psychanalyse, pendant ma formation d'éducateur spécialisé à Fribourg en Suisse, grâce à Joseph Rouzel et Pascal Martin, un psychanalyste freudo-lacanien strasbourgeois qui a notamment œuvré dans la psycho-boxe avec son comparse Richard Hellbrunn.

Fenêtre ouverte qui ne s'est jamais refermée, malgré la discontinuité évoquée. Je suis parti, je suis revenu, reparti, revenu, et pour l'instant je suis toujours là, ou ici, ça dépend…

C'est dans le cadre de ma formation d'éducateur que je me suis engagé pour la première fois dans une psychanalyse en Suisse. Le premier analyste que j'ai voulu rencontrer m'a envoyé voir ailleurs, malgré un solide transfert, et ma foi, je suis dès lors allé rencontrer les personnes qu'il m'a indiquées en soutenant ma demande.

Après l'interruption de deux tranches avec deux analystes différents et quelques années de latence, je suis retourné voir ce premier analyste qui, cette fois-ci, a accepté de me recevoir, pendant 4 ans, avec au milieu plusieurs interruptions.

Jusqu'à la dernière, après une période difficile et un sentiment de mal-être assez insupportable, sans aucun recours.

*** *** ***

Quelques années plus tard, poursuivant mon chemin d'études et d'écriture – dont deux thèses de doctorat –, je me suis souvenu de ce mot de mon analyste évoquant, presque moqueur, une réaction thérapeutique négative, et moi de me remettre dans un état d'analysant, retrouvant les séminaires de psychanalyse auxquels je ne m'étais plus véritablement rendu de manière régulière.

J'ai par ailleurs traversé régulièrement, ma correspondance en atteste, ce que j'ai appelé des passages à vide, des moments de creux assez pénibles à vivre, sans projet sur le feu, surtout pendant les vacances d'été…

Au fur et à mesure, j'ai remarqué que ces périodes étaient marquées par une sorte de masochisme mortifère, avec un babil incessant dans ma tête que je remplis d'ordinaire par mes pensées, mes activités, la rumination après-coup des événements et des journées vécus, un babil qui, épuré de toute référence, m'est apparu être constitué d'une sorte de flots de mots orduriers, de reproches à mon encontre, les reproches incessants de ma mère à mon égard, peut-être, me suis-je dit, ceux-là mêmes que j'ai vécus tant de fois.

Autre chose remarquée, une sorte de régression aux stades anal et oral dans ces moments, pour utiliser des termes freudiens, avec un destin des pulsions les faisant tourner en circuit fermé sur mon propre corps.

Tirant progressivement des fils, je me suis rendu compte, c'est un comble, et j'ai dû me le rappeler, que ces épisodes étaient animés de manière inconsciente, et que donc mon inconscient me jouait des tours.

Une culpabilité inconsciente.

En poursuivant mon cheminement, notamment à travers des lectures et l'écriture continue de textes pour des revues sur le fil de mes recherches, j'en suis arrivé à une sorte d'auto-diagnostic, plus du côté de la mélancolie et des états limites, des névroses narcissiques comme les évoque Freud.

Tout s'est alors éclairci et je me suis rendu compte que je m'étais mépris durant mon analyse, grâce à ces passages à vide et cet état de mal-être ressenti vers la fin de ma dernière tranche d'analyse.

Une autre chose qui m'est apparue, c'est le fait que l'abus sexuel que j'ai subi à 9 ans et dont j'ai parlé ici lors de ma dernière intervention, autour de la question des cris et de l'écriture, donc du déchiffrement en quelque façon, n'était pas uniquement le fruit d'une mauvaise contingence, hasardeuse, qu'elle avait été non pas provoquée, mais que des conditions répétitives avaient été favorables à ce que cela se produise.

Une phrase de Tosquelles, dans le passage d'une conférence au début du film *Une politique de la folie*, m'a ensuite mis sur la piste d'un troisième élément. Tosquelles, rappelle que l'analysant veut avoir raison avec ses rationalisations, mais qu'il ne se souvient de rien. « Il ne se souvient de rien », alors « il n'y a qu'à l'inventer », dit-il.

J'ai repensé à un petit texte que j'avais écrit au lycée et que j'avais baptisé – je ponctue ce terme un peu curieux en l'occurrence – du prénom de mon père Umberto, que je n'ai pas connu. J'y mêlai des poèmes d'Albert Samain dont une vieille amie de mon père m'avait envoyé un recueil, *Le chariot d'or*, et évoquai une mémoire brumeuse nourrie de volutes de fumée bleues… Un texte bien noté par l'enseignant de français, un écrivain suisse romand dont le premier livre avait eu du succès.

J'ai repensé alors à mes premières années pendant lesquels j'ai côtoyé mon père, sans pouvoir me souvenir de rien, sauf à me demander ce qu'il pouvait bien se passer pendant les heures durant lesquelles il me gardait, pendant que ma mère travaillait ou était en formation à l'école d'éducateur.

Je sais par ses écrits que mon père était souvent pensif et préoccupé par le cours de sa vie et le cours de l'histoire en rapport avec sa carrière dans l'Armée italienne, dans les troupes des Chemises noires, dans la Garde nationale républicaine ensuite, et que cela a passablement torturé son esprit.

Je sais qui plus est qu'il était malade d'une tumeur au cerveau, ne parvenant à la fin plus à parler et subissant de très violents maux de tête à ce que l'on m'a raconté.

Je sais qu'il fumait beaucoup, qu'ils s'engueulaient souvent avec ma mère.

Alors je me suis dit que ces moments certainement importants passés avec lui ont été peut-être un peu étranges, d'une inquiétante étrangeté me suis-je dit parfois.

Mais de tout cela, je ne m'en souviens pas, ce n'est qu'une construction.

Je ne me souviens de rien.

Il y a quelque temps, lors de l'enterrement de mon dernier oncle, du côté maternel, l'une de mes grands-tantes m'a raconté qu'à l'enterrement de mon père, à l'entrée de l'église catholique de la ville où je suis né, ma mère m'a porté pour que je puisse embrasser une dernière fois mon père dans son cercueil.

Nous étions à table, sur la terrasse du chalet familial avec une partie de la famille, ce chalet que j'avais connu jadis dans mon enfance et où j'allais avec mes grands-parents qui s'en occupaient.

Cette simple phrase et ce souvenir, dont je ne me souvenais pas, m'ont littéralement bouleversé et l'émotion m'a envahie, comme elle est peut-être en train de le faire maintenant au moment où je vous le dis. Je n'ai plus pu parler, et j'ai dû attendre un bon moment avant de pouvoir dire à ma grand-tante que cela m'avait ému et que je la remerciant de se souvenir.

J'ai d'ailleurs fixé ce moment par écrit.

Je ne savais pas que j'avais dit au revoir à mon père, je ne m'en souvenais pas. On m'avait dit qu'il était au ciel, et je me souviens que dans les moments de détresse, je regardai au ciel désespéré en l'appelant à l'aide et en pleurant.

La messe et les Notre-Père que mon grand-père maternel nous faisait réciter au chalet avant de nous endormir, moi et mon cousin, ne m'ont pourtant jamais parlé, sans doute comme dans le mythe individuel du névrosé m'était bâti ma propre religion, rendant régulièrement visite à mon père sur sa tombe, dans un petit cimetière que je longeais chaque jour d'école pendant quelques années.

Et puis plus tard, lui rendant visite dans des moments difficiles, comme pour prier et appeler un destin favorable – c'est assez curieux tout de même…

Dans mes rêves, je l'ai revu plusieurs fois, et dans un poème je suis parvenu à lui parler. Je crois que j'ai toujours cru qu'il reviendrait un jour et que cette croyance, que je sais être fausse, m'habite encore, avec toute la force du réfractaire, ou de la réfraction peut-être.

Au fond, je me demande parfois si je ne suis pas plus catholique que les catholiques…

Je sais pourtant bien qu'il ne reviendra pas et que je ne le retrouverai jamais.

*** *** ***

Alors j'en arrive maintenant à *La pulsion muette*…

Lors de ma dernière venue au séminaire, j'avais parlé de la question des cris et de l'écriture, évoquant mon parcours d'écriture et d'un texte dans lequel il m'avait semblé être parvenu à fixer mon cri et par la lecture répétée à rejoindre ce que je pourrais qualifier d'ombilic du traumatisme, puisque le passage concerné avait à voir avec l'abus sexuel que j'ai subi à l'âge d neuf ans, mais aussi du point ou de l'ombilic du *troumatisme*, puisque tous le travail d'écriture réalisé à partir de la retranscription et de l'élongation de mes rêves par l'écriture associative l'analyse m'y avaient conduit.

Cela marche à tous les coups, mais enfin je ne vais pas y revenir, puisque c'est tout de même assez pénible à endurer et que cela vous la coupe instantanément, en tous cas pour moi, et qu'il faut ensuite un très fort combat pour reprendre le dessus et retrouver mes mots et la parole.

Il s'agissait dans ce cadre, me semble-t-il, d'un cheminement partant du chiffrage et du déchiffrage, ou du défrichage, pour aller jusqu'à un point de butée indicible, un os en quelque façon.

Avec *La pulsion muette*, je suis parvenu à écrire, malgré moi, puisque j'ai été pris par ces mouvements d'écritures, quelque chose que j'avais essayé de puis de nombreuses années, essayer de faire quelque chose comme un récit de vit, une histoire de vie.

Je n'y étais jamais parvenu jusqu'alors, et c'est étonnamment ce qui s'est présenté sous la plume avec cet ouvrage qui réunit deux textes distincts qui ne sont pas sans présenter des répétitions.

Ce n'était pas mon intention au départ, mais cela s'est avéré possible par cette entrée de la mélancolie, qui m'a fait beaucoup travaillé, et m'a rappelé ce moment douloureux de mal-être en fin d'analyse, celui de me retrouver comme un déchet sous le regard de mon analyste, écho à cet insupportable regard silencieux, froid et désincarné de ma mère, peut-être à celui hagard et égaré de mon père dans ses vieilles années, celui d'un surmoi terrible, comme une sorte d'œil absolu, ce travail oppressant et permanent d'une

culpabilité incessante et lourde, le sentiment constant d'être sous surveillance, certainement celle implacable de ma mère qui avait l'œil partout et sur tout – elle s'en vantait d'ailleurs dans son travail.

Alors si lors du dernier séminaire je suis parti de l'écriture et de la rature du cri pour en arriver à un point d'impossible, un trou du dire, je dirai qu'avec *La pulsion muette*, c'est en quelque sorte le contraire et le trajet inverse, inversé.

C'est de ce point d'énigme, ce mal-être ressenti pendant plusieurs séances, allongé sous l'œil et le corps présent, mais silencieux de mon analyste, ce battement sourd et silencieux de la pulsion de mort – qui aspire au retour à l'inanimé –, que j'ai voulu repartir, avec ce terme par lui exprimé un peu moqueur :

« Oh ! Une réaction thérapeutique négative ! »…

Ce dire de mon analyste m'a servi beaucoup plus tard, d'une part, parce que je m'en étais souvenir de manière déformée et avais retenu « transfert négatif », d'autre part, parce que je suis parti à plusieurs reprises de mon analyse, demandant ensuite à chaque fois à mon analyste si je pouvais revenir.

Ce sont bien ces moments que je peux qualifier maintenant de « réactions thérapeutiques négatives », alors que j'avançais à grand train dans une analyse soutenue et parfois grisante, avec deux à trois, voire quatre séances par semaine, juste avant le départ ou tout juste au retour du TGV de Paris où j'étais parti étudier au département de psychanalyse de Paris 8, avec un projet de master recherche consacré à la trace et aux traces, sous la direction de Gérard Wajcman.

Mais finalement, j'en suis revenu les mains vides, sans plus d'appartement ni de travail, puisque, comme l'a bien rappelé Jean-Bertrand Pontalis à propos du transfert, l'analysant que j'ai été ne s'est pas souvenu, mais a répété. J'ai donc répété. On pourrait ici me poser la poser la question : « Alors qu'est-ce que vous avez répété ? » Je n'y répondrai pas ici.

* * * * * * * * *

Alors, je ne vais pas m'étendre sur toutes les constructions que j'ai pu faire et que je peux encore faire aujourd'hui, puisque des constructions, on ne fait que ça, au sens de la construction freudienne bien sûr… Mais je vais revenir au livre *La pulsion muette*.

Peut-être en discuterons-nous avec celles et ceux qui l'ont lu, car je suis pour ma part assez étonné des différents retours que j'ai reçus avec pour livre, notamment de psychanalystes, et sans doute en raison du style d'écriture que j'ai qualifié comme étant « au ras des pâquerettes », c'est à dire au pied de la lettre, par le récit.

Paradoxalement, ces retours louent en quelque sorte cette manière inédite de parler de clinique, avec de l'autre côté un désaccord sur le qualificatif de « ras des pâquerettes » employé…

Pour ma part, j'aime bien les fleurs et cette hauteur, cela ne veut bien évidemment pas dire qu'il s'agit d'une écriture brute et épiphanique, elle résulte de longues années de travail d'écriture, que ce soit dans mes thèses, les livres et les textes en ouvrage et en revue que j'ai publiés dans d'après-coup, ou encore les nombreux poèmes écrits et les tentatives de textes en prose.

Pour conclure, j'aimerais encore revenir sur une question que j'avais posée dans un texte sur les violences sexuelles qui a été publié dans la revue *Le Sociographe* il y a quelques années. Comme dans mes textes les plus récents, j'y débutais mon propos par une part de récit autobiographique, avant de monter en conceptualité, comme le propose la démarche clinique qu'a développée Mireille Cifali à l'université.

Je lis ce paragraphe qui s'intitule : « Liminaire : du traumatisme et du travail de la pensée »…

> La première rencontre, celle de la psychanalyse et de l'utilisation de ses concepts pour l'élaboration d'une pensée clinique de l'éducation spécialisée, me fit solliciter un échange personnel avec le psychanalyste intervenant dans la séquence de formation, afin de lui demander une orientation pour le mémoire de recherche que j'envisageai de réaliser autour de la thématique de la transmission en éducation spécialisée, qui concernait de près mon histoire de vie — une histoire de famille dans mon cas, comme le souligne Alain Vilbrod dans un ouvrage au titre éponyme (1995). Sollicitant le conseil d'un autre psychanalyste — lui aussi freudo-lacanien —, je ressentis le désir énigmatique d'en savoir un peu plus sur ma propre existence et débutai, après quelques recherches et rencontres, une cure avec un analyste que l'on m'avait indiqué ; suivi qui répondait qui plus est à l'une des exigences de formation consistant à réaliser un travail personnel de cent cinquante heures hors école dans la dimension du "savoir-être"… Durant ces premières séances d'analyse, je rapportai en toute franchise quelques rêves issus du processus de libre association et du

transfert. Dans l'un d'eux, je me voyais assis sur le bord d'un mur, en face d'un personnage lui aussi assis. Détournant mon regard quelques instants, je remarquai soudainement que l'autre en face n'était plus là et m'approchai du muret, me penchant par-dessus pour regarder ce qu'il se passait en bas : il y avait une flaque de sang au sol. L'analyste me demanda si j'étais un être angoissé et s'il m'arrivait de penser au suicide. Je répondis gaillardement que pour le suicide c'était non et que je n'étais pas plus angoissé qu'un autre, même si je ressentais parfois, certes, et comme tout le monde, un sentiment d'appréhension, par exemple lors des examens ou des prises de parole en public, mais qu'il ne s'agissait en aucun cas d'un affect d'angoisse. C'est ici pour moi une très belle illustration des modalités du déni et de la dénégation qui caractérisent la question de la réception de la parole de l'autre, tout comme celle des formations de l'inconscient.

La deuxième rencontre fut celle de la thématique de la violence, de la maltraitance et des abus sexuels, présentée par une intervenante psychothérapeute qui se consacrait plus particulièrement à cette clinique et dont elle transposait les acquis dans la formation et la supervision des travailleurs sociaux, afin d'en présenter les spécificités. Ces deux journées — sur trois ans — de formation et de sensibilisation aux abus sexuels et au syndrome de stress post-traumatique furent pour moi marquantes et je fus pris d'un étrange sentiment intérieur et sourd, ainsi que d'un implacable désir d'en savoir un peu plus, sans en avoir conscience ni véritablement savoir pourquoi. Je décidai dès lors de m'inscrire aux six jours de la formation continue centrée sur le thème de la maltraitance et des abus sexuels que délivrait cette intervenante avec une collègue psychologue dans le cadre d'un petit organisme de formation indépendant. C'est au cours de ce stage de formation que je pris véritablement conscience de l'état de dissociation que je ressentais, du moins je le supposais, depuis l'abus sexuel dont j'avais été victime et sollicitai rapidement un travail thérapeutique auprès de cette intervenante, d'autant plus que mon analyste, à qui je venais de confier ce qui était resté jusqu'ici un secret inconsciemment dissimulé, me répondit que ce n'était selon lui "pas ça", et que dans mon cas cela se passait "plutôt du côté du père" ; je quittai dès lors cet analyste et mis fin à cette première tranche… Ce moment fut néanmoins important, et je le souligne dans l'après-coup, pour en extraire une question qu'il me paraît important de formuler : il y est ici question de déni ou de dénégation — d'un je ne veux rien en savoir en quelque sorte. Mais de quel côté et chez qui faut-il localiser ce phénomène ? Chez l'analyste ou chez l'analysant, la victime ? »

Réponse, un peu des deux… du côté de l'abus subi tout comme de la question du père et de la nomination, comme le ponctue juste à propos Joseph Rouzel à la fin de la préface qu'il a bien voulu commettre pour *La pulsion muette* :

> « Si du texte il en est, mais pas l'auteur, Jean Christophe signe ainsi qu'il est à son affaire. Qu'est-ce à dire ? On célèbre la Pâque à Jérusalem. Ses parents accompagnent l'Enfant dit Jésus. Il a à peine 12 ans. Sur le chemin du retour dans les pénates familiaux, il a disparu. Ils reviennent en arrière après une journée de marche. Ils le cherchent partout et le retrouvent parmi les docteurs de la loi. Il discute des textes sacrés. Ses parents s'étonnent : mais pourquoi tu nous fais ça ? "Il leur dit : Pourquoi me cherchez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ?" (Luc, 2:49), car "le Père réveille les morts et les vivifie…" (Jean, 5:23).

*** *** ***

J'ai connu un peu mon père, mais je ne me souviens de rien, de rien d'autre que du peu que l'on m'a raconté et des quelques photographies de lui que j'ai dans mes albums.

J'ai pu par contre récupérer ses archives personnelles, que ma mère avait gardées, et qui contenait ses notes et carnets de cours suivis à l'Institut des sciences de l'éducation, où je me suis formé bien plus tard que lui après l'école d'éducateur, les photocopies de son carnet militaire, qui détaille ses engagements, à l'école d'officier tout d'abord, puis en Afrique orientale en 1935, en Espagne en 1936, en France en 1939 et en Albanie en 1941, avant d'être blessé et de s'engager, habitant la Ligurie, dans la garde nationale républicaine pendant la guerre civile.

Ses archives contenaient également les traces de son exil volontaire en Suisse, en 1951, attestant son activité de veilleur de nuit et d'aide-infirmière dans deux sanatoriums de Leysin entre 1951 et 1955, tout comme des manuscrits de ses tentatives d'essais littéraires, notamment un roman autobiographique retraçant sa vie et ses aventures militaires, tout comme le tourment qui en a résulté, celui d'être dans le camp des perdants, rongé par le doute de ses engagements.

Mais encore et aussi les archives d'un numéro inédit d'hommage au poète américain – très controversé – Ezra Pound à la direction duquel il

avait participé pleinement et qui avait été programmé dans la revue Présence, dirigée par le poète suisse Gilbert Trolliet, oncle de Valère Novarina.

Et moi de m'en être servi, à partir de ces épisodes de vacance vécus, subis, de ces périodes de "trou d'être", avec deux thèses de doctorat, sur l'éducation spécialisée, puisque ce fut la seconde carrière de mon père qui fut éducateur et sous-directeur d'un home, comme on disait alors, les 20 dernières années de sa vie, avant que ma mère n'en reprenne la direction et que j'y grandisse en son sein – habitant sur place –, avec l'équivoque que cela convoque ; une seconde consacrée à la réception française d'Ezra Pound, fondée sur l'étude des archives personnelles de mon père que j'ai fait déposer au Centre des littératures de Suisse romande, avec sur ce fil et entre autres publications une anthologie de Gilbert Trolliet au Mercure de France, avec une préface d'Alain Borer et une postface de Valère Novarina, que j'ai rencontré à l'occasion de cet engagement, de ce que je qualifierai, à l'instar du titre d'un livre de Bernard Stiegler, de "passage à l'acte".

Les deux thèses que j'ai soutenues, les livres et les textes que j'ai publiés, j'appelle cela "passage à l'acte", car pour un sujet en position mélancolique, c'est la plus belle victoire qui existe en réponse et au regard des puissantes inhibitions et angoisses qui en barrent le chemin.

Il faut y aller, et j'y suis allé, plusieurs fois, que ce soit en formation, en analyse, à Montpellier, encore aujourd'hui, à Paris et ailleurs, sur les chemins de l'engagement dans la recherche en travail social et en littérature, en poésie et en écriture tout autant.

> « Toute formation humaine, affirme Jacques Lacan, a pour fonction, par essence et non par accident, de refréner la jouissance » (in *Autres écrits*).

De mon père, je m'en suis passé, sans en avoir le choix, mais non pas sans m'en être servi, pour le dire de la sorte, ce qui n'est pas très joliment dit d'ailleurs…

Ma mère, je lui en ai beaucoup voulu, d'avoir dû si souvent dormir avec les pensionnaires de l'institution, avec ce soir où j'ai été victime d'un abus sexuel, en raison de l'irresponsabilité des adultes présents qui m'ont laissé dormir enfant à côté d'eux. Je lui en ai également voulu pour ses hurlements, les siens, sa surveillance constante. Une fois, je suis parti en Normandie enfant, avec une vieille amie de mon père que ma mère détestait, mais qu'elle tolérait. Après une semaine et à mon retour, j'ai

trouvé sur mon lit un gigantesque crocodile qu'elle avait tricoté de ses mains, d'au moins un mètre cinquante de longueur…

J'ai été son confident, son petit complément et son objet en quelque sorte, je ne lui ai pas parlé pendant de nombreuses années dans l'après-coup de mon analyse, jusqu'à récemment au moment d'une hospitalisation à la suite d'une opération délicate et inattendue. Elle prend de temps en temps des nouvelles et je lui réponds.

Mon frère, s'est d'après ce que je sais, passablement occupé de moi quand j'étais petit et après la mort de mon père, puisqu'il est plus âgé de huit ans et demi.

Il ne parle jamais de son père, dit n'avoir rien à dire, même s'il avait gardé un album de photographe de notre père datant de l'époque de ses années dans les sanatoriums de Leysin…

Je le vois rarement, je lui ressemble beaucoup physiquement, malgré l'écart d'âge et une dizaine de centimètres en plus.

Depuis peu, il est père, et je ne suis plus le dernier Contini, même si je suis le seul qui s'est occupé de son Italie, en allant retrouver à vingt mon oncle poète, qui avait publié de son vivant avec Ezra Pound, alors que tous deux étaient emprisonnés pour raisons politiques, chez lui, où j'ai passé une semaine entière. Il est mort aujourd'hui, depuis une vingtaine d'années, je ne l'ai jamais revu, mais je crois qu'il y a eu identification.

Je suis pour cette raison un fils de l'exil, d'autant plus avec cette nationalité italienne que j'ai réacquise, avec ce passeport pour lequel je me suis battu, tout comme pour mon frère, qui ne veut rien en savoir de son côté, me semble-t-il.

« Mon père, mon père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Avec ce prénom, Jean Christophe, ce voyage en Israël et ce bain dans le Jourdain, la visite du tombeau du Christ, ma grand-mère allant tous les jours à l'église, tout comme le grand-père lorsque nous allions à Ésery, avant l'apéro avec le prêtre, ces deux familles fortement catholique, mon oncle italien considéré comme un poète catholique, il n'est pas étonnant que j'aie nourri un fantasme que je pourrai dire christique, tel que l'évoque Freud, tel ce roman familial du névrosé qu'évoqua Lacan, un obsessionnel en quelque sorte…

Mais qu'un coup du sort a pourtant déplacé en position mélancolique à l'âge de neuf ans.

Il y a beaucoup de morts dans mon enfance, en très peu de temps : mon père à trois ans, mon arrière-grand-mère à cinq ans, une de mes tantes et

mon grand-père maternel à 10 ans – je me souviens de la force gigantesque qu'il lui fallut, après un AVC, pour me dire une dernière fois sur son lit de la clinique – il ne le savait peut-être pas : adieu !

J'aime les monuments historiques, les églises, les ruines, car je pense quand j'y suis, à tous ceux qui sont passés par-là et qui sont morts depuis. C'est toujours vertigineux, comme le cosmos dans lequel nous vivons, avec nos points de vue limités, en quelque sorte.

Du côté de l'Italie, mon père étant de 1908, autant dire qu'ils étaient morts déjà pour la plupart, sauf cet oncle qui m'a transmis quelque chose l'espace de la semaine passée chez lui, en compagnie de son épouse, ma tante, de mes deux cousines rencontrées à l'occasion et perdues depuis.

Bientôt, je déposerai mon propre fonds d'archives au Centre littéraire universitaire de Suisse romande, afin d'avoir ainsi, symboliquement parlant, mon tombeau à côté du sien, au milieu de tous ces vieux papiers…

Dernières lignes de la préface de Joseph à *La pulsion muette :*

> Qui est le père de l'homme, qui "réveille les morts et les vivifie" ? Si ce n'est celui qui donne son nom. Celui qui permet que la parole prenne corps. Il est donc le Père du nom qui transite tout au long des générations. Nous n'en sommes que les passeurs. Au-delà des nominations, car l'homme ne saurait s'auto-nommer, est planté un totem d'où se déduit la place de tout un chacun, sous le joug des signifiants dont chaque un se fait le serf. Être aux affaires de son Père c'est être aux affaires de la parole et du langage, dans toutes ses ramifications et toutes ses conséquences. »

« Corps parlé, comme parlant », comme l'ont dit Freud et Lacan, qui fait le beau titre du dernier livre de Stéphane Fourrier publié aux éditions le Retrait…

Et moi de vous remercier de votre écoute et de « me mettre en retrait » pour vous écouter et discuter, si vous le voulez bien, après encore une petite lecture faite par Luc, que je remercie infiniment d'être présent, et d'avoir accepté de lire ces quelques vers.

Jean Christophe Contini
jc.contini[at]bluewin.ch

*** *** ***

LECTURE

Blanches sutures (extraits)
de Jean Christophe Contini

PAR LUC DIAZ

I

Immédiatement
Au réveil de l'examen
Tu me dis
ce qui s'est passé
j'ai pu progresser
jusqu'au bout
je suis revenu
le polype
je l'ai incisé
coupé
en deux morceaux
les ai ramenés
avec mon filet endoscopique
tout a continué
à saigner

II

Tu m'as dit
je te dis comme c'est
ce qui s'est passé
que j'allais rester
encore un peu ici
sur le lit blanc

entre les murs blancs
sur le sol blanc
sous le plafond blanc
dans la lumière blanche
avec l'infirmier
tout en blanc

III

Il est venu
juste après
le chirurgien
il m'a dit j'étais là
j'ai tout vu
maintenant on verra
on attend de voir
si tu restes là
si tu rentres chez toi
il m'a dit
ne t'inquiète pas on est là
nous sommes là
pour toi

IV

Cette sensation
dans le ventre
le désagrément la poussée
je t'ai demandé
de m'accompagner
tu avais le passe pour la porte
tu m'as dit de dire après
aux infirmières

que je devais revenir
qu'elles devaient m'ouvrir
puis je me suis assis
tout ce sang ces caillots
sont sortis des tréfonds
un voile devant mes yeux
je me suis assis
tu es revenu me chercher
tu as toqué j'ai ouvert
je t'ai dit le malaise

V

Je suis retourné
sur le lit
j'ai attendu
encore un peu
je t'ai redemandé
tu m'as donné la bassine
je me suis encore vidé de mon sang
tout transpirant
le voile devant les yeux
encore plus violent
je t'ai demandé d'où tu venais
de Marseille tu m'as dit
je t'ai parlé de Cassis
Sormiou Luminy Morgiou
les Goudes la Grande Candelle
j'ai oublié En Vau
cette lune orangée une nuit
sur la crête dans mon petit sac
le reflet lumineux sur la mer bleu noir

la roche blanche comme réverbère

VI

La bassine de sang rouge
restée au pied du lit
il est venu me voir
il a regardé pour voir
il m'a dit on va intervenir
aiguilles prises de sang
envois dans le tube
jusqu'au laboratoire
cette poche de sang
l'anesthésiste revenant
me voir plusieurs fois
encore une fois
une troisième bassine de sang
à la limite de la syncope
transpiration sueurs froides
il y a du monde autour de moi

VII

Du sang
des médicaments
tu as la gentillesse de m'essuyer
comme une mère le derrière
je me redresse sur le côté
je tousse trois fois
je vomis ce liquide blanc
dans le petit haricot de plastique blanc
je n'ai jamais été aussi mal de ma vie
je souffle fort pour expirer

tu viens toi le chirurgien
tu me dis on y va
tout le monde s'agite autour de moi
des médecins des anesthésistes
c'est le départ du lit
ça roule jusqu'à la salle d'opération

VIII

Ça s'agite encore autour de moi
je vois tous ces nouveaux visages
les bonjours multipliés
on me prépare
on me branche
électrodes partout sur le torse
cathéters à foison sur mes deux mains
le petit tube transparent sur le nez
je sens l'oxygène me pénétrer
tu me dis on va y aller
que je vais m'endormir
que je ne dois pas m'inquiéter
tu me mets un masque sur le visage
tu me demandes de respirer
je respire lentement
profondément quelque temps,
    mais pas très longtemps